

# UN REGARD CHRÉTIEN SUR L'ANTHROPOCÈNE



Roger-Michel Bory, membre du réseau *Espérer pour le vivant*

Juin 2024

Le terme d'anthropocène est de plus en plus utilisé lorsque l'on évoque la crise écologique actuelle. Mieux comprendre ce que l'on peut entendre derrière ce terme géologique controversé pour ensuite tenter de confronter les réalités qu'il englobe avec des convictions chrétiennes s'est imposé comme un cheminement personnel dénué de toute prétention académique. L'objectif de cette réflexion est de préciser ce concept, de le situer dans l'histoire de la terre et du vivant, et d'ébaucher quelques réflexions sur la lecture que l'on peut en faire sur le plan existentiel et spirituel, en particulier dans une perspective chrétienne.

## 1- L'anthropocène

Le concept d'anthropocène est apparu il y a une vingtaine d'années pour désigner une nouvelle époque géologique<sup>1</sup> où l'activité humaine intervient au même titre que les phénomènes naturels, mouvements des plaques tectoniques, volcanisme, évolution du rayonnement solaire... dans l'évolution géologique de la planète, et dans son habitabilité. Certains auteurs situent le point de départ de cet anthropocène à la découverte de la machine à vapeur par James Watt (1769). Les changements climatiques suivis par le GIEC<sup>2</sup> se traduisent par un réchauffement global dont la cause principale est l'accélération de l'utilisation des énergies fossiles depuis le début de la révolution industrielle du XIX<sup>ème</sup> siècle, qui s'accompagne de la fonte des glaciers et banquises et d'une intensification des phénomènes de cyclones, de tempêtes et d'inondations. En 1995, R. Leakey et R. Lewin ont évoqué la possibilité d'une sixième extinction massive des espèces vivantes, la précédente datant de la fin du crétacé (-66 Millions d'années) qui a vu en particulier la disparition des dinosaures du fait de la chute d'une volumineuse météorite sur la terre<sup>3</sup>. Les données scientifiques relayées par l'IPBES<sup>4</sup> dans son rapport de 2019 montrent en effet que l'on assiste à un rythme inédit de disparition d'espèces vivantes, des centaines à des milliers de fois supérieur au taux constaté en dehors des périodes d'extinction. Les causes en sont multiples parmi lesquelles déforestation et monocultures extensives, surpêche, et modifications climatiques jouent un grand rôle. Il s'en suit une forte menace d'une 6<sup>ème</sup> extinction des espèces dans l'évolution de la vie sur terre et si rien n'est fait pour inverser la tendance actuelle, cette extinction pourrait être effective dans les uns à deux siècles qui viennent<sup>5</sup>. L'anthropocène indique ainsi un véritable bouleversement à l'origine duquel l'activité humaine est aujourd'hui un fait acquis d'un point

---

<sup>1</sup> En géologie, la géochronologie est exprimée en unités de temps décroissantes datées en années : éons, ères, périodes, époques ; une époque est une subdivision d'une période elle-même subdivision d'une ère... ainsi l'époque anthropocène succéderait à holocène (12 000 ans) et pléistocène dans la période quaternaire de l'ère cénozoïque de l'éon phanérozoïque.

<sup>2</sup> Groupe d'Experts Intergouvernemental sur le Climat

<sup>3</sup> R. LEAKEY, R. LEWIN, « La sixième extinction, évolution et catastrophe », trad. V. Fleury, Paris, Flammarion, 1997, 352 p.

<sup>4</sup> Intergovernmental Science-Policy Platform on Biodiversity and Ecosystem Services

<sup>5</sup> R. MONASTERSKY, « Biodiversity: Life – a status report », *Nature*, vol. 516, 10 décembre 2014, p. 158–161

de vue scientifique. La révolution industrielle, puis la société de consommation, engendrées par la société occidentale en sont la cause.

En réalité, la planète terre étant âgée d'environ 4,6 milliards d'année, la vie et les multiples espèces vivantes n'ont cessé d'évoluer sur terre depuis environ 4 milliards d'années, suivant la théorie darwinienne de la sélection naturelle, et la vie n'a cessé de modeler la planète<sup>6</sup>. A partir de LUCA (Last Universal Common Ancestor), organisme hypothétique, premier être cellulaire complet capable de se reproduire, considéré comme le début de la vie sur terre, se sont développées les bactéries et les archées (organismes vivants dans des conditions extrêmes) desquelles sont dérivés les eucaryotes (êtres uni et multicellulaires) qui sont à l'origine lointaine des vertébrés apparus il y a 600 millions d'années, d'où se sont différenciés les mammifères puis les primates il y a 80 millions d'années, les hominiens il y a 7 millions d'années puis le genre homo il y a 2 à 3 millions d'années. Ce genre a donné naissance à une douzaine d'espèces qui ont disparu entre -50 000 et -12 000 ans pour ne laisser subsister qu'une seule espèce, homo sapiens. Depuis 12 000 ans, la terre est entrée dans l'époque géologique de l'holocène qui a coïncidé avec la révolution néolithique, c'est à dire l'histoire de l'homme moderne.

Durant cette très longue histoire, les espèces vivantes ont modelé la terre actuelle. Au départ de la vie, il n'y avait pas d'oxygène et biochimiquement, l'oxygène était un déchet toxique pour les archées qui le produisaient. Les archées que l'on retrouve aujourd'hui dans les fonds marins, vers des sources volcaniques de plus de 100°C sont strictement anaérobies et meurent au contact de l'oxygène. Ce sont ces organismes vivants, des bactéries et des archées aux premiers eucaryotes, protozoaires et mollusques marins qui sont à l'origine des immenses masses de calcaire et de roches sédimentaires de l'écorce terrestre ; et les archées sont aussi à l'origine de l'atmosphère oxygénée actuelle. De nouvelles espèces vivantes se sont adaptées à l'oxygène au point d'en faire une ressource nécessaire à leur existence.

Donc pour résumer et se situer dans l'échelle du temps, la vie sur terre a 4 000 000 000 d'années, les primates 80 000 000 d'années, le genre homo 2 000 000 d'années et l'espèce homo sapiens a commencé son histoire actuelle lors de la révolution néolithique il y a 12 000 ans. A ce moment, homo sapiens a apporté sa contribution au modelage de la terre par des actions de déforestation, par l'agriculture, la domestication d'espèces animales et l'élevage, le développement d'outils de plus en plus performants, la création de villes. Cette histoire d'homo sapiens a abouti, en lien avec une accélération foudroyante au regard de l'histoire de la terre, à ce moment particulier que l'on nomme anthropocène il y a 150 ans et si l'on veut aller encore plus loin, ce n'est que depuis 60 ans que la prise de conscience de certains scientifiques a eu lieu vis à vis des risques majeurs de menaces sur la biodiversité et sur les changements climatiques et depuis quelques années que cette prise de conscience se fait au niveau d'une part de plus en plus grande de l'humanité.

Un tel constat d'un bouleversement menaçant lié à l'espèce humaine dans un laps de temps qui n'apparaît que comme un court instant, un clin d'œil dans le temps de la planète est une situation sans comparaison dans l'histoire de la terre et aussi dans celle beaucoup plus courte de l'humanité. Cela interpelle tous les courants de pensée et les grandes religions, en particulier le christianisme, qui ont contribué à construire la société humaine d'aujourd'hui.

---

<sup>6</sup> P. MATHIS, « Biocène, comment le vivant a coconstruit la terre », Paris, Le pommier, 2021, 217 p.

## 2- Métaphysique de l'anthropocène

Dans un ouvrage récent, le philosophe Jean Vioulac développe l'idée d'une anthropologie négative<sup>7</sup>. Il souligne le paradoxe entre les données scientifiques modernes affirmant que les structures cérébrales responsables des processus qui génèrent la conscience chez les humains et les autres animaux sont équivalentes selon la déclaration de Cambridge signée par les principaux neuro scientifiques mondiaux<sup>8</sup> et le rapport de l'homme à l'animal qui se pense aujourd'hui comme un écart, une différence à partir d'une identité première. Vioulac rappelle comment Nietzsche parle d'un « instinct de négation » qui conduit l'homme à dénier son animalité<sup>9</sup> et comment G.W.F. Hegel se rapporte au mythe de la Chute dans la Genèse comme moment de scission avec soi-même. A ce moment, l'homme va se trouver en opposition avec la nature avec comme conséquence la douleur et le travail. Pour Hegel, « la Chute est le mythe éternel de l'homme par quoi il devient précisément homme »<sup>10</sup>.

Vioulac poursuit sa réflexion en montrant comment cette anthropologie négative va s'exprimer dans la grande guerre (1914-1918) avec le déferlement d'une violence absolue responsable de millions de morts et de manière comparable dans l'instauration des totalitarismes où l'absolu d'une idée déclenche le nécessaire anéantissement de toute altérité. Les religions, y compris le christianisme, ne sont pas à l'abri de ces dérives totalitaires.

## 3- Anthropologie chrétienne occidentale

L'anthropocentrisme est une autre expression exprimant la rupture de l'humain avec la nature. Cette rupture est valorisée en ce qu'elle affirme la supériorité de l'espèce humaine tout en négligeant son interdépendance vis à vis des autres formes de vie. Cette rupture lui permet de considérer comme objet toute créature non humaine. Elle autorise l'exploitation sans frein de tout ce qui n'est pas humain et qui est considéré comme une ressource naturelle. Cet anthropocentrisme s'est affermi dans la société occidentale depuis la période de la Renaissance qui a vu l'éclosion de l'empirisme prôné par Francis Bacon (1561-1626) : connaître le mécanisme du fonctionnement de la nature est le moyen de pouvoir la maîtriser et éventuellement agir sur elle. L'homme a ainsi la possibilité de devenir le maître d'un empire. Quelques années plus tard, Descartes (1596-1650) poursuivra dans cette direction. Il écrira en 1637 dans le discours de la méthode la phrase célèbre selon laquelle la connaissance scientifique et technique peut « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature ». L'anthropologie chrétienne dominante en occident a largement adopté cet anthropocentrisme résumé par cette affirmation : « Tout sur terre doit être ordonné à l'homme comme à son centre et son sommet »<sup>11</sup>. Jusqu'à cette période récente, l'exploitation des ressources de la terre était légitime, celles-ci étant considérées comme un don divin et l'éventualité d'un épuisement n'était pas pensable. La société a en effet bénéficié des avancées technologiques et des progrès induits par l'industrialisation qui ont eu sur la santé, sur la longévité humaine et sur les conditions sociales des impacts positifs incontestables. Le côté utilitariste de la recherche scientifique à l'origine d'une accélération des

---

<sup>7</sup> J. VIOLAC, « Métaphysique de l'anthropocène, nihilisme et totalitarisme », PUF, 2023, 367 p.

<sup>8</sup> « Nous avons décidé de parvenir à un consensus et de faire une déclaration destinée au public qui n'est pas scientifique. Il est évident pour tout le monde dans cette salle que les animaux ont une conscience, mais ce n'est pas évident pour le reste du monde. Ce n'est pas évident pour le reste du monde occidental ni pour l'Extrême-Orient. Ce n'est pas évident pour la société. » Francis CRICK, Memorial Conference 2012 « Consciousness in Human and non-Human Animals », 7 juillet 2012, Cambridge, Royaume-Uni.

<sup>9</sup> F. NIETZSCHE, « Fragments posthumes », 1880

<sup>10</sup> G.W.F. HEGEL, « Leçons sur la philosophie de l'Histoire », trad. J. Gibelin, Paris, Vrin, 1987, p.249

<sup>11</sup> Constitution *Gaudium et Spes* du concile Vatican II, 1962-1965

avancées technologiques était ainsi survalorisé puisqu'il contribuait au progrès de l'humanité. Il est vrai que les conditions de travail et de vie liées à l'essor industriel et au capitalisme étaient souvent déplorables. Elles ont été l'objet de critiques de la part des églises et ont motivé leur engagement en particulier par l'émergence du christianisme social au XIX<sup>ème</sup> siècle. Mais cela ne remettait pas en cause le parallélisme qui était fait entre les avancées technologiques et scientifiques et le progrès social. Une immense confiance reposait dans la notion de progrès et de croissance. La chrétienté occidentale a mis beaucoup de temps avant de reconnaître que les questions écologiques étaient un enjeu majeur de notre temps. Mais si les églises s'unissent aujourd'hui dans une nécessaire sauvegarde de la création, elles rechignent à admettre leur responsabilité pourtant bien réelle dans l'évolution de la société occidentale durant les derniers siècles.

En 1967, Lynn White, historien médiéviste et fils de pasteur, marque un tournant dans la prise de conscience de l'effet délétère de l'anthropocentrisme véhiculé par le judéo christianisme occidental dans un article de la revue *Science*, largement repris, critiqué et commenté jusqu'à aujourd'hui<sup>12</sup>. Il terminait son article en se référant à Saint François d'Assise et en prônant avec humour sa reconnaissance comme saint patron des écologistes, ce que fera le pape Jean-Paul II 12 ans plus tard. En 1985, le théologien allemand Jürgen Moltmann a également développé une critique argumentée de cette dérive de l'anthropologie chrétienne occidentale :

« L'anthropologie chrétienne a négligé son fondement dans les traditions bibliques en faisant sienne l'image de Ptolémée au Moyen Age (géocentrisme, homme au centre du monde). Elle est devenue unilatérale à l'époque moderne lorsqu'elle n'a fait appel aux traditions bibliques que pour légitimer la place privilégiée de l'homme dans le cosmos mais non pour mettre en évidence la communauté créaturelle dont fait partie l'homme. Elle est devenue bornée lorsqu'elle a cru devoir défendre contre Galilée, Darwin et Freud l'anthropocentrisme moderne pour sauvegarder la dignité et la moralité de l'homme »<sup>13</sup>

Dans cet ouvrage, il a de manière approfondie proposé une approche théologique mettant en cohérence une anthropologie chrétienne non anthropocentrique avec les données scientifiques, biologiques, écologiques, éthologiques actuelles sur la place de l'espèce humaine dans les écosystèmes terrestres.

#### **4- L'anthropocentrisme, condition humaine**

Dans cette période unique et très particulière de l'anthropocène, qui semble évoluer inexorablement vers la destruction des écosystèmes de la terre du fait de l'activité humaine tant par la fuite en avant technologique et la surexploitation des ressources planétaires que par l'irrépressible recrudescence des guerres destructrices et des totalitarismes, que dire de la situation humaine ? La responsabilité humaine dans la survenue des catastrophes répétées qui s'annoncent en raison des désordres climatiques ne fait plus débat en dehors des déniéristes du climat<sup>14</sup>. Cette responsabilité humaine étant

---

<sup>12</sup> L. WHITE Jr, « The historical roots of our ecologic crisis », *Science*, 155, n°3767, 1967, p. 1203-1207 ; trad. J. Grinewald, in D. BOURG, Ph. ROCH, « Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité », Genève, Labor et Fides, 2010, p. 19-24

<sup>13</sup> Jürgen MOLTSMANN, « Dieu dans la création, traité écologique de la création », Paris, Editions du cerf, 1985, p. 240

<sup>14</sup> Il n'est en effet plus approprié d'utiliser le terme de climatocépticisme qui pourrait être entendu comme une hypothèse relevant d'une démarche scientifique, dans la mesure où les causes anthropiques de ces désordres climatiques sont aujourd'hui un fait avéré.

reconnue, les dénonciations des causes principales sont multiples et la nature humaine est prompte à désigner des coupables : géants de l'industrie pétrolière, mines de charbon, multinationales, hommes politiques, lobbys industriels, écarts de revenus de plus en plus marqués entre les plus riches et les plus pauvres engendrant des disproportions majeures au niveau de leur empreinte carbone. D'autres invoqueront la démographie. Il est certain que les pays du nord, les premiers industrialisés, ont déjà produit une grande partie du CO<sub>2</sub> responsable de l'effet de serre et que les pays du sud en sont souvent les premières victimes. Mais laissons pour l'instant ces débats que nous aborderons plus tard.

Le premier constat est que si homo sapiens, en tant qu'espèce, est incontestablement responsable de la crise actuelle, l'ensemble des espèces animales, y compris homo sapiens, en sont également les victimes et le constat des catastrophes climatiques répétées d'intensité inédite est là pour nous le rappeler. Parler de culpabilité n'a à ce stade pas beaucoup de sens et toutes les causes dont la liste n'est pas exhaustive que nous venons de citer sont plutôt à prendre en compte sur le terrain de la responsabilité et des potentiels leviers d'action.

Essayons de reprendre, dans une perspective biblique, la lecture et la compréhension que l'on peut dégager de cette situation d'impasse dans laquelle l'humain se retrouve aujourd'hui piégé, à la fois responsable d'une menace sur les équilibres de la terre et de ce fait exposé à une crise existentielle majeure. L'anthropocentrisme, compris comme une rupture de l'humain avec la nature apparaît comme un piège dans lequel l'humain est ou s'est enfermé sans vraiment trouver le moyen d'en sortir, avec la perception de plus en plus aigüe que ce piège se referme au vu de l'accélération des innovations technologiques et des situations de plus en plus complexes qu'elles engendrent, étant à la fois une solution à certains problèmes et la cause d'autres problèmes encore plus difficiles à résoudre, sans parler de l'insurmontable résurgence des totalitarismes et des conflits guerriers.

## 5- Récit de la chute

J. Baird Callicott, philosophe américain des religions, souligne de manière intéressante que l'on trouve trois visions différentes de la place de l'homme dans ces deux récits de la création de la Genèse<sup>15</sup>. Il y a d'abord une interprétation d'un anthropocentrisme despotique dans le premier récit où l'homme à l'image de Dieu semble tout puissant. À côté de ce despotisme, il retient l'image d'un anthropocentrisme modéré avec une interprétation d'intendance dans le deuxième récit où l'homme a la responsabilité de cultiver et de garder le jardin. Enfin, il propose une interprétation citoyenne, où l'homme, Adam (de *adamah*, la terre) fait partie de la terre ; il n'est pas bon qu'il reste seul et c'est pour cette raison que sont formés tous les animaux de la terre, puis finalement la femme qui lui est semblable pour former une communauté de vie.

Attardons-nous un peu sur le deuxième récit de la création dans le livre de la Genèse, évoqué plus haut en citant à l'occasion de la citation de Hegel (Gn 2,4-3,24). C'est celui du jardin d'Eden, ce paradis où cohabitent Adam, le jardin, les animaux et Ève, mais où survient cet épilogue douloureux que l'on nomme souvent « la chute ». Dans ce récit il est intéressant de souligner le contraste entre l'harmonie qui règne dans ce jardin d'Eden et la dégradation de ce bel équilibre à la fin du récit. Placé par Dieu dans ce jardin arrosé par l'eau de la vie, l'homme a comme mission de le cultiver et de le garder. Il n'est pas là pour cultiver pour lui-même puisqu'il est nourri par Dieu qui lui offre les fruits du jardin, mais pour maintenir une harmonie relationnelle. Son regard est tourné vers les animaux que Dieu a faits et auxquels Adam donne une existence, une place dans la création en les nommant. Dieu lui donne une aide semblable à lui, Ève, la vivante, avec laquelle ils deviendront une seule chair. Il est en relation avec

---

<sup>15</sup> J. B. CALLICOTT, « Pensées de la terre », Marseille, Wildproject, 2011, p.46-50

Dieu qui visite régulièrement le jardin et avec toute la création pour le bien de celle-ci. A la fin du récit, toutes les relations sont dégradées et deviennent conflictuelles : entre le serpent et les autres animaux, entre la femme et le serpent, entre la femme et l'homme, entre l'homme et la végétation de la terre qui devient hostile. Au lieu de cultiver pour développer la beauté et l'harmonie du jardin, il doit cultiver la terre pour lui-même, à la sueur de son front, pour y gagner sa survie. Et le paroxysme de cette rupture relationnelle est atteint par cet éloignement de Dieu lorsqu'il est chassé du jardin, sans possibilité de retour. Cette perte de relation avec Dieu, cet isolement de l'homme, c'est précisément cette mort qui était annoncée et déniée par le serpent. On peut la rapprocher de cette idée développée par J. Vioulac dans sa métaphysique de l'anthropocène (*op. cité*) de nihilisme et de totalitarismes qui s'avèrent mortifères.

Cette altération des relations est liée à la consommation du fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais qui a eu comme premier effet sur l'homme et sur la femme d'ouvrir leurs yeux. C'est ce changement de regard qui a comme conséquence le bouleversement des relations. C'est à partir du moment où l'homme et la femme vont centrer leur regard sur eux-mêmes, lorsqu'ils verront qu'ils sont nus et qu'ils se sentiront en manque, qu'ils vont commencer à utiliser la création pour eux-mêmes en se confectionnant des vêtements. C'est aussi à partir de ce moment qu'ils vont avoir peur de Dieu : étant comme des dieux ils entrent dans une compétition inégale avec Dieu. On peut dire que, dans ce récit, c'est à ce moment qu'apparaît l'anthropocentrisme. Cet anthropocentrisme n'était pas institué par Dieu. Il relève du choix de l'homme et de la femme dans la liberté qui leur était laissée. Il est à l'origine de cette incapacité qu'ils ont d'assumer leur rôle de gardiens de la création et de maintien d'un équilibre relationnel dans ce grand écosystème et avec Dieu. Néanmoins, malgré cette rupture, Dieu ne les abandonnera pas dans ce qui devient une épreuve pour eux. Il leur confectionnera lui-même des vêtements de peau.

L'impossibilité de revenir dans ce jardin d'Eden, protégé par des chérubins armés d'une épée flamboyante, est une affirmation de l'échec pour l'homme d'assumer sa mission de cultiver et garder le jardin pour l'épanouissement de celui-ci et non pour l'usage qu'il peut et est amené à en faire pour lui-même. C'est en quelque sorte l'affirmation que l'humain ne peut, par lui-même sortir de cet anthropocentrisme dans lequel il est enfermé. C'est aussi, dans la période où nous vivons, un avertissement face à une conception utopique de l'écologie qui serait un retour dans une nature vierge, non transformée et parfois altérée par l'action humaine.

Dans le livre de la Genèse, la poursuite de cette descente vers la mort se retrouve dans le récit qui suit celui de la chute, le récit du meurtre d'Abel par son frère Caïn, par simple jalousie, meurtre dont une lecture peut être une préfiguration des génocides qui traversent aujourd'hui encore l'humanité.

## **6- Espérance**

Dans cette impasse mortifère, l'espérance est fondée sur un Dieu de la Bible qui n'abandonne jamais sa création, qui vient l'habiter et qui lui prodigue son amour ; un Dieu révélé comme « Celui qui est, qui était et qui vient » (Ap 1,4). Non pas un Dieu qui est qui était et qui sera, un Dieu qui serait immuable dans son éternité ; mais un Dieu qui vient dans la surprise de la nouveauté. Il a fait irruption dans notre histoire humaine en venant, en Jésus-Christ, révélé dans ce même passage comme « le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts et le prince des rois de ce monde » (Ap 1,5). Le témoin fidèle, c'est celui qui a témoigné de la fidélité de l'amour de Dieu jusqu'à la mort, venant en quelque sorte assumer avec nous cette mort relationnelle annoncée dans le récit de la chute de la Genèse. C'est aussi le premier-né d'entre les morts, ce nouvel ou « dernier » Adam comme le nomme Paul (1Co

15,45), le Christ ressuscité que nous sommes appelés à revêtir par le baptême (Ga 3,27). Et c'est aussi le prince des rois de ce monde, « Celui en qui Dieu a voulu tout réconcilier avec lui-même, tant ce qui est sur la terre que dans les cieux » (Col 1,20). Dans cette épreuve de l'anthropocène que nous traversons, avec ses catastrophes et ses incertitudes, avec ses guerres et ses génocides, c'est dans ce prince des rois de la terre que s'ancre notre espérance. C'est dans ce règne de Dieu, sur la terre comme au ciel, auquel nous aspirons dans nos prières que nous plaçons notre confiance.

Revêtir le Christ nous amène à voir la vie et notre présence sur terre avec un regard nouveau. Nous sommes libérés de la charge de devoir sauver le monde, de la culpabilité de ne pouvoir corriger une prétendue « faute originelle » dont nous subissons les conséquences. Nous pouvons dépasser l'anthropocentrisme dans lequel nous sommes enfermés pour tourner nos regards vers le Christ. A son image, nous sommes appelés à rester des témoins fidèles de l'amour de Dieu pour toute sa création, pour la terre comme pour l'humanité, et ceci même dans les épreuves les plus dures.

## **7- L'espérance d'un monde renouvelé**

Cette espérance d'un monde renouvelé, d'un règne de Dieu sur terre, n'est pas un refuge qui nous mettrait à l'abri, à l'écart des souffrances du monde. Bien au contraire, cette espérance nous porte à préparer, à préfigurer ce monde nouveau. Et pour cela, deux attitudes doivent en permanence se coordonner et se nourrir mutuellement, d'abord celle de l'observation et de l'écoute, puis celle de l'exercice de la responsabilité, de la mise en action. L'être et le faire, l'exercice des sens qui nourrissent la conscience d'une part et la pratique des mains et de la parole qui marquent l'empreinte de notre existence sur la terre d'autre part. Pour le croyant et en particulier pour le chrétien, cet équilibre est dépendant de la relation qu'il nourrit avec Dieu dans une altérité qui est la source de sa vie spirituelle. Cette relation à Dieu se manifeste par la prière aux formes multiples : prière personnelle et en Église, prière de louange ou de révolte devant l'injustice, relai du cri des opprimés et de la création qui est maltraitée, prière d'intercession, demande d'inspiration s'ouvrant à l'action de l'Esprit de Dieu et de sagesse dans la vie quotidienne.

## **8- L'exercice de la conscience**

Définir la conscience n'est pas un exercice facile. Dans le Psaume 104, ce merveilleux hymne à la création, l'Esprit de Dieu donne vie à tout être vivant. « Tu caches ta face, ils s'épouvantent, tu retires leur souffle ils expirent, à leur poussière ils retournent. Tu envoies ton souffle, ils sont créés, tu renouvelles la face de la terre » (v 29-30). Dieu est bien présent dans toute créature par son Esprit. Et l'homme n'échappe pas à ce destin de toute créature. Cette présence de Dieu dans sa création ne signifie pas pour autant que cette création devient Dieu. Il ne s'agit pas d'un panthéisme, terme qui signifie que « tout est Dieu » ce qui justifierait l'adoration de la création. Tout n'est pas Dieu, la foi judéo chrétienne n'est pas un panthéisme, mais Dieu est en tout. Les théologiens utilisent le terme de panenthéisme pour signifier que Dieu par son Esprit vient habiter et animer toute créature. La théologie orthodoxe a repris et développé cette idée des Pères de l'Eglise selon laquelle le Logos divin n'est pas présent par essence dans sa création mais par ses « idées-volontés » créatrices, les *logoi*<sup>16</sup>. Si l'Esprit est l'unique source de vie pour toutes les créatures, les créatures se trouvent dans un même réseau communautaire. Dans l'Esprit, on peut parler d'une communauté créationnelle. On ne peut pas

---

<sup>16</sup> Michel Maxime EGGER « La Terre comme soi-même, repères pour une écospiritualité », Genève, Labor et Fides, 2012, p. 143-144

réduire la création à une juxtaposition de choses qui devraient ensuite s'articuler les unes avec les autres. Par l'Esprit, la relation, l'interaction, la communication, font partie de l'acte créateur. Cette compréhension de la création dans l'interdépendance fruit de l'Esprit de Dieu et dans le mouvement de cet Esprit va à l'encontre d'une hiérarchie de valeur. Il y a une dignité commune et partagée dans l'existence de chaque créature et de toute la création.

Mais une créature ne se réduit pas à être une parcelle d'un grand ensemble vivant. Chaque créature vit par le souffle, par l'Esprit qui l'anime. Chaque créature est individuée. Elle est « elle-même » dans un grand ensemble commun. Elle a *conscience d'exister*. Elle a la perception d'exister mais ne peut se faire qu'une représentation de ce qu'est cette conscience d'exister chez un autre individu de la même espèce ou d'une autre espèce, ce qui est encore plus difficile. L'héritage de la philosophie grecque qui a influencé la pensée augustinienne assimile la conscience à l'esprit et se place dans un dualisme de l'esprit et du corps. Mais la conscience est plutôt la perception, la manifestation en nous-mêmes d'un esprit infini, universel, qui se reflète en nous. « Si la conscience est un esprit réfléchi, alors, un immense domaine de l'esprit humain nous demeure inconscient... » (Moltmann *op. cit.* p.33). Cet esprit est un principe d'organisation universel qui ne se limite pas à la manifestation de notre raison ou de notre volonté mais qui inclut aussi notre corps et qui nous relie aussi culturellement et socialement aux autres humains, mais aussi à toutes les autres créatures et à l'environnement naturel. « Il est important d'étendre la conscience humaine de l'Esprit au plus grand nombre de formations possibles de l'Esprit, et d'élargir la conscience individuelle – affirmation de soi et intégration, conservation de soi et transcendance – en conscience sociale, conscience écologique, conscience cosmique et conscience divine ». Il faut sortir d'un dualisme séparant corps et esprit pour entrer dans une réalité psychosomatique d'abord, mais aussi dans une réalité écologique et écospirituelle qui nous rend participant d'une réalité beaucoup plus large, infinie.

La nourriture de notre conscience, sur cette terre, nous est donnée par l'exercice de nos sens, classiquement au nombre de cinq : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher. C'est la réception de ces signaux qui vont permettre à notre cerveau et à tout notre être de construire notre présence au monde. Prendre le temps de l'observation, au sens large faisant intervenir tous nos sens, est essentiel. Il ne s'agit pas simplement de voir de l'extérieur un beau paysage, une flore et une faune merveilleuses. Savoir retrouver un cœur d'enfant, s'immerger et prendre conscience de notre pleine appartenance à la nature peut offrir des moments exceptionnels de ressourcement, d'émerveillement même devant la plus ordinaire des plantes, de communion avec la création tant dans l'attention portée à la plus petite des créatures que devant l'immensité d'un ciel étoilé. De tels moments d'immersion, de contemplation, peuvent aussi nous rapprocher de l'infinie bonté de Dieu présent dans sa création et nous pousser à la louange. Cet exercice d'observation est source de vie. Otto Schaefer, qui se définit comme un passeur de ponts en raison de sa double qualité de biologiste et de théologien, parle de la grâce du végétal qui nous amène à mieux comprendre la théologie de la grâce ; une grâce qui n'est pas uniquement exclusive, personnelle, par l'accueil de la parole mais aussi inclusive, libérant une force vitale et transformatrice qui va bien au-delà de la communauté des croyants<sup>17</sup>.

Cette observation de la nature, qui est une source de vie, nous amène aussi à voir la souffrance de toute la création. Celle de l'humanité victime des conflits guerriers et des déséquilibres climatiques qu'elle engendre mais aussi celle de la terre et de tout le vivant. Cette observation personnelle est aussi nourrie par le regard exercé plus large de ceux qui parmi nous sont scientifiques et travaillent à la compréhension du monde, ou des artistes, musiciens, peintres ou poètes qui élargissent notre regard par leur lecture du monde. Opposer nature et culture, ce qui a été longtemps une opinion

---

<sup>17</sup> O. SCHAEFER, « La grâce du végétal, une théologie des plantes », Genève, Labor et Fides, 2023, p. 76

dominante dans la société occidentale perd son sens si l'on considère que la culture n'est que l'approfondissement de l'observation, une lecture de la nature dont nous faisons pleinement partie. L'observation, comprise dans ce sens est un travail qui peut contribuer à surmonter l'anthropocentrisme qui nous enferme. Opposer nature et culture est, de ce point de vue dépassé.

Les sentiments qui sont engendrés par cette attitude d'observation sont mitigés. Il y a d'abord un élan vital inspiré par la beauté de la création. Mais cet éclat divin porteur de vie, cet « enthousiasme », est terni par des sentiments douloureux de révolte devant des situations apparaissant de plus en plus mortifères. C'est en nous le combat entre la grâce, don de Dieu porteuse de vie et le péché qui sépare de Dieu, qui tue la vie, tout en soulignant que la grâce ne répond pas au péché comme si elle en dépendait mais qu'elle le précède et le dépasse (Otto Schaefer *op. cit.* p 94).

## 9- L'amour du prochain

La transformation rapide de la planète dans cette époque très particulière de l'anthropocène est irréversible. Mais parler d'irréversibilité ne signifie pas que l'on peut prédire l'avenir. Simplement, l'observation scientifique du climat et de l'évolution de la biodiversité nous disent qu'un changement radical est inévitable au vu de l'accélération du réchauffement climatique et qu'une extinction massive d'espèces vivantes aura lieu dans les 100 à 200 ans à venir si rien n'est fait pour inverser le phénomène d'accélération d'extinctions d'espèces que l'on observe depuis quelques décennies. Une multitude de scénarii sont envisageables quant à l'issue des bouleversements planétaires qui sont annoncés :

- une prise de conscience profonde et une action solidaire des dirigeants de la planète et des dirigeants des multinationales qui passerait d'abord par une réduction massive de l'usage des énergies fossiles et qui serait acceptée par la totalité des peuples de la terre et en premier lieu par les plus riches,
- le choix d'une décroissance industrielle significative qui ne paraît envisageable que si elle est mondiale,
- des événements imprévisibles réduisant drastiquement l'activité industrielle et économique comme l'avait fait transitoirement l'épidémie Covid,
- un effondrement économique d'une ou plusieurs grandes nations industrialisées, – une crise financière mondiale,
- un effondrement total comme les collapsologues le suggèrent
- ou la répétition de plus en plus rapprochées d'évènements catastrophiques locaux ou régionaux comme les grandes tempêtes ou les mega-incendies.

Beaucoup plus probablement, aucun de ces *scenarii* n'est exact car nul ne peut prédire ce qui adviendra. Les scientifiques d'aujourd'hui font penser aux prophètes de la Bible qui, en annonçant les catastrophes imminentes dénonçaient l'incurie et l'injustice des peuples du Moyen-Orient ancien, en particulier d'Israël et de Juda, alors que les faux prophètes, à l'image des déniéristes et des technosolutionnistes d'aujourd'hui, annonçaient des solutions magiques évitant de remettre en cause l'injustice et les erreurs des dirigeants et de leurs peuples<sup>18</sup>. Mais parfois les vrais prophètes sont écoutés et le cœur des hommes peut changer, annulant ainsi la prophétie et montrant qu'une

---

<sup>18</sup> V. WAHL, R-M BORY, « Catastrophistes et collapsologues, vrais ou faux prophètes ? » *Foi et Vie*, N°2020/3, juillet 2020, p. 27-37

prophétie n'est pas une prédiction irrévocable de l'avenir quitte à fâcher le prophète comme dans la belle histoire de Jonas et de la ville de Ninive !

Plutôt que spéculer sur l'avenir, mieux vaut suivre le premier des commandements rappelé par Jésus dans son dialogue avec le maître de la loi, celui de l'amour de Dieu et de son prochain. J'aime cette extrapolation de la parabole du samaritain, (Lc 10,25-37) au-delà du contexte très particulier de l'inimitié des juifs pour les samaritains. Le prochain désigné de l'homme blessé, probablement un juif qui descendait de Jérusalem, c'est ce samaritain qui l'a sauvé et dont sa vie dépendait. Voir dans le prochain celui dont notre vie dépend peut aller bien au-delà des humains qui nous entourent et s'étendre à toute la création de laquelle notre existence est dépendante au sein de multiples écosystèmes et cela va des microorganismes de notre intestin, le microbiote, aux végétaux et à la vie animale qui nous entourent. Cet amour, incarné dans l'interdépendance de toutes les créatures terrestres que nous sommes prend sa source dans notre relation avec Dieu, dans cette altérité divine qui nous nourrit. Le soi-même évoqué par le maître de la loi ramène à ce précepte du lévitique (Lv 19,33-34) d'aimer l'étranger qui réside chez vous comme vous-mêmes, comme un indigène, comme faisant partie du même peuple.

## **10- L'observation et l'écoute**

L'observation et l'écoute ne nous placent cependant pas en dehors de la nature et du monde dans lequel nous vivons et que nous contribuons à construire ou détruire. Cette attitude d'observation appelle celle de l'exercice de la responsabilité, de la mise en action, celle de notre présence au monde. L'amour du prochain, considéré comme faisant partie de la même création divine, comme étant animé par le même souffle de vie nous conduit à l'empathie, se réjouir avec lui mais aussi partager sa souffrance et de ce fait agir de manière à réduire cette souffrance. Dans une vision anthropocentrée du monde, il s'agissait d'une démarche essentiellement sociale, dirigée en priorité vers les plus humains défavorisés, les plus pauvres. Aujourd'hui, la prise de conscience de l'interdépendance de tous les vivants et de l'environnement minéral et climatique, dans le bouleversement de l'anthropocène, oblige à élargir cette action sociale à une prise en compte de tous les écosystèmes planétaires. Aider le plus pauvre ne peut se faire sans protéger la nature indispensable à la vie. Le soin de l'autre devient un choix de la vie pour tous, pour le « soi-même » que nous partageons avec les autres humains et toute la création, avec l'ensemble de la planète que les moyens de communication d'aujourd'hui nous permettent d'observer. Aider les plus pauvres dans notre société occidentale ne peut pas se limiter à leur permettre de consommer comme les autres en accumulant les déchets qui s'exportent dans les zones géopolitiques défavorisées. Une telle mise en action ne peut cependant se faire sans justice dans le partage, sans solidarité des plus riches envers les plus pauvres. Mais il faut élargir notre regard à l'ensemble de la planète, tout en étant bien conscients que pour chacun de nous, notre espace de vie terrestre reste localisé, avec ses limites, son histoire, sa culture politique et religieuse et ses problématiques spécifiques qui ne sont pas les mêmes qu'en Afrique, en Asie ou en Océanie. La célèbre formule, penser global et agir local prend tout son sens mais en même temps sa difficulté de mise en œuvre apparaît de plus en plus grande. De plus, elle est aussi insuffisante dans la mesure où les COP pour le climat ou pour la biodiversité qui se succèdent n'aboutissent qu'à des décisions non contraignantes qui montrent leurs limites et soulignent la nécessité de l'agir global par des actions concertées globales prises au niveau mondial.

Il n'est pas utile de détailler ici tous les gestes de la vie courante qui sont possibles et utiles pour changer notre mode de vie en réaction à la société de consommation qui domine le monde dans lequel nous vivons. En effet, la course à la production souvent plus quantitative que qualitative,

dépendante de la surexploitation des ressources planétaires repose sur une incitation permanente à la surconsommation et sur une évaluation exclusivement monétaire de la qualité de vie. Les outils fournis par des associations de consommateurs sensibles à l'écologie et de nombreuses initiatives associatives ou personnelles ne manquent pas pour s'orienter, individuellement ou familialement vers des modes de vie plus vertueux. Mais, si ces « conversions écologiques » personnelles sont essentielles en ce qu'elles sont sources de bien vivre, d'harmonie et de cohérence pour ceux qui franchissent le pas, et qu'elles sont « sel de la terre », elles sont loin d'être suffisantes pour inverser les effets délétères de notre société sur les désordres climatiques, la chute de la biodiversité et l'asphyxie planétaire par des pollutions multiples. Des actions politiques sont nécessaires, d'abord, de manière assez consensuelle, dans le plaidoyer pour la protection de la planète. Mais le grand écart entre les annonces politiques en faveur du climat et de la biodiversité et les attermoissements quant à leur mise en œuvre quand ce n'est pas la prise de décisions en contradiction complète avec les opinions affichées, peut légitimer des réactions plus tranchées soit par des manifestations publiques non violentes ou des actions en justice contre l'état, soit, sortant de la légalité, par des actes de désobéissance civile.

Si, dans cette mise en action, un consensus entre chrétiens et même bien au-delà peut se dégager autour des convictions, il n'en n'est pas de même au niveau des opinions qui peuvent être divergentes devant la complexité et la diversité des situations. Tous en effet peuvent se retrouver sur le thème de la justice sociale et environnementale et sur celui de l'amour du prochain et de l'empathie, convictions portées par les textes bibliques mais aussi par bien d'autres courants de pensée. Mais les situations concrètes nécessitent des choix et des compromis. Un exemple parmi bien d'autres qui nous concerne particulièrement en France est celui du mix énergétique : tous s'entendent pour privilégier la sobriété d'abord et le recours aux énergies renouvelables (encore que certains sont favorables à l'éolien... mais pas près de chez eux !) mais on sait que même dans le meilleur des cas, le recours à une source d'énergie complémentaire est aujourd'hui nécessaire : promouvoir le recours au nucléaire n'est certainement pas une solution satisfaisante au regard des risques en particulier liés à la gestion des déchets nucléaires ; mais y renoncer revient à retarder la sortie du charbon qui est une catastrophe à court et moyen terme pour le climat. Les opinions peuvent légitimement différer et susciter des engagements contraires. Une des responsabilités des églises est de favoriser le dialogue et de maintenir la communion tout en accompagnant chacun dans son cheminement personnel. Un principe nécessaire (mais pas forcément toujours suffisant !) est d'encourager des sources d'information sûres, diversifiées, fondées sur des bases scientifiques même si elles sont parfois moins attrayantes que les fake news qui se répandent aujourd'hui à une vitesse folle. Ensuite, une fois les *fake news* et les solutions faciles mais fallacieuses écartées, le débat reste de mise mais doit se faire dans l'ouverture et la capacité d'évoluer dans les positions de chacun. Les « coupables » de la crise que nous avons cité plus haut, plutôt que d'être considérés comme tels, doivent être envisagés d'abord comme des éléments sur lesquels il est possible d'intervenir pour avancer dans le sens de la vie de la planète.

Cette mise en action peut aussi être paralysée par tous les sentiments de peur et d'obsession mortifère quant au futur, de solastalgie<sup>19</sup>, de panique devant les catastrophes naturelles, montée des eaux, inondations et méga-incendies qui se répètent et s'intensifient, tous ces sentiments regroupés derrière le terme d'écoanxiété. Si la réalité est bien là avec ses incertitudes quant à l'avenir, nos sentiments peuvent évoluer et changer notre existence. La grâce, un mot cher aux réformateurs, dont la portée est parfois réduite à la suppression d'une peine par le pouvoir transcendant de Dieu ou celui d'un roi

---

<sup>19</sup> Nostalgie de milieux de vie définitivement détruits comme par exemple l'anéantissement de zones naturelles et d'habitat par des mines géantes à ciel ouvert ou la disparition des glaciers ; concept initié en 2003 par le philosophe australien de l'environnement Glenn Albrecht : Glenn ALBRECHT, « 'Solastalgia' A New Concept in Health and Identity », *Philosophy, Activism, Nature*, n° 3, 2005, p. 44-59

ou d'un président est aussi une force de vie, un charme, un attrait, une douceur féconde accordée par le créateur, par son immanence en chacune d'elle, à toutes ses créatures (Ps 104,29-30). C'est ce que développe, avec beaucoup de grâce ! Otto Schaefer dans son travail sur la grâce du végétal (*op. cit.*). La grâce, force de vie qui relie, est ainsi l'antidote du péché qui divise et d'un nihilisme mortifère qui détruit toute espérance. Elle est ainsi une force existentielle apte à nous porter dans les épreuves difficiles d'un présent incertain et à nous engager avec confiance vers un à venir que nous ne connaissons pas mais qui demeure promesse de vie.